UNE PRÉDICTION INÉDITE SUR L'AVENIR DE LA LANGUE DES ETATS-UNIS (ROLAND DE LA PLATIÈRE, 1789)

Dans une étude sur l'universalité de la langue française au XVIIIe siècle[1] j'ai indiqué en passant un mémoire manuscrit, intéressant par sa date et par quelques-unes de ses prévisions.[2] Le futur ministre Roland—le mari de Mme Roland—alors avocat à Lyon[3] et membre de l'Académie de cette ville, aura sans doute été tenté de répondre à la question mise au concours, en 1781, par l'Académie de Berlin, sur l'universalité de la langue française. Mais, amené à des conclusions particulières par son enthousiasme politique pour les Américains affranchis, il se sera contenté de faire servir son mémoire, en 1789, à une "communication" académique.

Après avoir posé en principe que "les causes qui semblent devoir le plus concourir à rendre une langue universelle résident, sans doute, dans l'état de cette langue, et dans celui de la nation qui la parle," Roland examine dans quelle mesure les langues et les peuples de l'antiquité et des temps modernes répondent à cette double condition. Car "la perfection d'une langue et la prépondérance du peuple qui l'emploie, renferment les données nécessaires à son universalité, ou résolvent le problème de son extension. Ces deux causes sont indispensables: l'une sans l'autre est insuffisante."

Aucune des langues et des nations modernes, ni l'Italie, ni l'Espagne et le Portugal, ni l'Allemagne, ni même la France, ne semble à Roland réunir les doubles qualités dont dépendra l'universalité dans l'avenir. L'anglais lui paraît avoir les mérites intrinsèques du grec ancien, mais les défauts du peuple anglais, à son gré, sont tels que l'extension de la langue sera empêchée par les insuffisances de la nation. C'est alors qu'il arrive aux Etats-Unis, qui parlent la même langue—avec des qualités sociales et morales autrement aimables et riches d'avenir:

Les habitants des Etats-Unis, aussi fiers et non moins braves que les Anglais, aussi actifs et non moins industrieux, plus exercés par les malheurs,

[1] *Etudes d'histoire littéraire*, 1e série, Paris, 1907.

[2] Bibliothèque du Palais Saint-Pierre à Lyon, Ms. de l'Académie de Lyon; n? 151 du catal. Molinier, fol. 175.

[3] En réalité les Roland passaient la plus grande partie de l'année au Clos de la Platière. Cf. les *Mémoires* de Mme Roland (éd. Perroud; Paris, 1905), t. II, p. 256.

plus travaillés par les besoins, sont plus humains, plus généreux, plus tolérants; toutes choses propres à faire goûter les opinions, adopter les usages et parler la langue d'un tel peuple. Le sensible auteur des Lettres d'un cultivateur américain[1] nous le fait déjà bien juger, lorsqu'il nous développe les sages principes de la politique dans cette heureuse contrée, lorsqu'il nous dépeint la paix des familles, l'union des citoyens indépendants de toute opinion, et l'affluence des étrangers de tous les pays, venant chercher, sur cette terre nouvelle, la liberté, la protection, les secours fraternels et l'active bienveillance qu'on est toujours certain d'y trouver. Placés pour étendre leur commerce avec autant d'avantages que de facilité dans toutes les parties de l'ancien monde, les Américains des Etats-Unis ne seront étrangers pour aucun peuple, ils fraternisent avec l'univers. Les lumières et les connaissances de tous les siècles ne les portent point à condamner avec orgueil quiconque ne partage pas leur savoir; ils envisagent tous les hommes sous le rapport commun qui les lie: le nègre grossier, l'indien superstitieux, trouvent en eux la même indulgence qu'ils ont pour les sauvages ignorants, leurs voisins; pour les jaloux européens, leurs alliés.

La douceur de leur gouvernement en fait des patriotes aussi zélés que le furent jamais les plus célèbres républicains; celle de leur principes les rend, dans leur bienveillance universelle, semblables aux plus parfaits cosmopolites, et leur situation doit en faire les commerçants les plus puissants. Que de moyens de s'élever, de s'étendre, de multiplier ses relations et de propager l'usage de sa langue! Le seul charme de leur philosophie, si propre à gagner les cœurs, semble préparer le triomphe de leurs opinions et devoir ranger un jour bien des peuples sous leur religion consolante.

. . . . Il me semble que la langue d'une telle nation sera un jour la langue universelle.

Roland annonce d'ailleurs que "ce rapide aperçu n'est que l'esquisse d'un ouvrage susceptible de beaucoup de recherches et d'un grand développement." Sans doute les évènements auxquels il n'allait point tarder à être mêlé l'ont-ils empêché de donner suite à ce projet. Telles qu'elles étaient exprimées dans le mémoire de Lyon, sous leur forme emphatique et avec leur optimisme facile, les idées de Roland ont leur intérêt: elles permettent en tout cas de mesurer quelle était, au lendemain de l'affranchissement américain et à la veille de notre Révolution, la confiance placée dans la jeune démocratie d'outre-mer par un des hommes qui devait jouer un rôle dans notre lutte pour la liberté politique.

FERNAND BALDENSPERGER,
Professeur à la Sorbonne

COLUMBIA UNIVERSITY

[1] Il s'agit du livre de J. Crèvecœur, *A Farmer's Letters in Pennsylvania*, London, 1782, qui avait été traduit en 1784. Cf. Julia P. Mitchell, *St. Jean de Crèvecœur*, New York, 1916.